

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edgar VOIROL

Le monstre invisible (Conte) / Arsène Jupin

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1934, tome 33, p. 87-95

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

LE MONSTRE INVISIBLE

CONTE

Ayant pris la position du navire, le second Baring (Maurice, de Fishguard en Cornouailles) plia le sextant. Mais à peine avait-il saisi la rampe de l'escalier que le pont du bateau se déroba et l'officier s'effondra, les pieds dans le ventre du révérend Smith (d'Aberdeen en Ecosse) qui s'évanouit après un douloureux soupir. Il y eut des cris, des bris de vitres ; puis une sorte de stupeur sur le navire lia toutes les facultés de Baring. Assis au milieu du pont, où claquaient dur la lumière et la chaleur de midi, il appliqua sur sa tête son casque colonial engagé comme lui dans les plis de la tente abattue sur le pitoyable révérend, et donna de l'occiput brutalement contre les madriers car le bateau piquait de nouveau et si profondément qu'il entendit trois secondes le ronflement des hélices hors de l'eau. Puis, de nouveau, la stupeur où le navire glissa sur la mer plate, un instant, et le capitaine parut.

« 30° 45' Latitude Nord, fit le second sans bouger, 13° 55' 3" Longitude Est.

— On nomme les longitudes d'abord, monsieur » reprit froidement le capitaine en indiquant l'arrière.

Baring se releva saoul et gémissant. Une double barre fuyait comme si la mer eût déferlé sur elle-même. Mais elle était tracée par une puissante étrave sous-marine, car elle jaillissait en s'éloignant à tribord. Les deux hommes se regardèrent en silence. Ils ne virent pas le timonier qui les regardait, lui aussi, blanc de peur.

Au milieu de la débandade des marins que contint à grand'peine le quartier-maître, aidé de l'enseigne Wilson, les sonneries retentirent. Le capitaine se précipita à l'appareil.

« Faut-il stopper ? demandait la chaufferie.

— Non, répond le capitaine. Monsieur Baring, quelle direction ?

— Ouest-Sud-Ouest, pour le moment ».

La chaufferie se récria : « Mais ce n'est pas possible ! A la même allure ? Qu'est-il arrivé ?

— Rien, hurle le capitaine. Même vitesse. Nous entrons dans le détroit de Van Diemen. Ce soir, nous serons eu pleine Mer de Chine. Un typhon menace. Pas de mal ?

— Un chargeur évanoui, je crois ».

Le capitaine crochait le téléphone pour aider au dégagement du révérend, quand les sonneries recommencèrent, plus stridentes.

« Quatre hommes et l'infirmier au plus vite, cria le chef. Un chargeur s'est fracassé le crâne contre la porte de la soute. C'est atroce. Qu'est-il arrivé ?

— Rien, tonnerre ! Vous en savez autant que moi.

— Mais il n'est pas possible de continuer à la même vitesse ! Le mécanicien me dit que des transmissions clochent. Et s'il faut arrêter une turbine ?

— Vous êtes fou ! Il faut éviter le typhon, voilà tout... et débrouillez-vous ! »

Quatre hommes partirent aussitôt pendant que les autres s'occupaient à relever la tente et l'on retira comiquement de l'embrouillamini des rocking-chairs, le pauvre M. Smith tout pâle et qui serrait encore dans sa main « *The Tempest* » de Shakespeare : on le massa, on le frictionna ; les matelots s'y employèrent avec tant de joie qu'il reprit ses sens en même temps qu'un air d'effroi, comme s'il eût échoué en la puissance du hideux Caliban. Après un bon cordial, il ne lui restait de sa mésaventure qu'une forte douleur dans l'hypocondre, quelques nausées acides et une folle curiosité.

Les quatre revinrent bientôt avec le chargeur. Le transport du blessé demanda des soins infinis à cause des courives trop étroites et des escaliers impraticables. Il fallut souvent du renfort : la vue de cet homme presque nu — et sa sueur traçait des rigoles dans la poussière de charbon qui le couvrait — surtout la plaie béante du crâne, où l'on devinait pulser le cerveau, et le sang extravasé sur sa ligature, démoralisèrent l'équipage. On n'avait rien pour le soigner convenablement. D'ailleurs, il était perdu. Il ne gémissait pas, mais son corps n'était qu'une gelée, tant le choc nerveux faisait trembler ses membres.

Le révérend prit sa bible et s'enferma avec le moribond dans l'infirmerie. Une heure après, le chargeur était mort.

Le navire devint silencieux comme un tombeau. Le révérend Smith, se trouvant seul avec le capitaine et le second demanda des précisions sur l'étrange événement. Cette curiosité inopportune provoqua un incident fâcheux. Le capitaine Shelley, de Liverpool, commandait depuis vingt et un ans la baleinière *Le Suffolk* et la guerre (son tempérament était tout de même encore malléable en ce temps-là) ne lui avait rien appris. Nous le tenions pour un « vieux », rebelle à tout progrès. Manque d'imagination ou de mémoire : je ne saurais dire. Mais le capitaine ne réfléchissait jamais ; il trouvait son énergie au moment psychologique. Le passé ne l'intéressait plus. Intérieurement, il n'avait rien cherché : « Le navire a échappé à une catastrophe, tout va bien ».

M. Baring, lui, opinait pour l'enquête ; il n'aurait pas su dire pourquoi, mais sa formation scientifique le lui ordonnait. « Qui sait les fruits qu'on pourrait tirer d'un phénomène si extraordinaire et si rapide ? Que pensez-vous, Padre, d'un rapport dans les formes et précis que l'officialité de Hong-Kong paraferait ? » Le révérend sourit. « Dommage qu'on n'ait rien photographié ; j'ai un Zeiss tout neuf ». Le capitaine haussa les épaules, énérvé.

Mais quand le second gagna la cabine de T. S. F. pour avertir on ne sait pas encore qui, le capitaine lui emboîta le pas en éclatant. La scène fut terrible. La présence du sans-filiste, un Japonais, nommé Outamaro, ancien étudiant à l'Université de Nikko, qu'on avait embarqué à Yokohama sur la recommandation du Consulat français — sa femme avait disparu dans le séisme de 1923 — rendit l'altercation plus humiliante au second. Celui-ci s'irrita violemment quand il vit cet imbécile de Japonais en train de balayer les débris de ses accumulateurs que le choc avait brisés. On ne pouvait pas télégraphier.

A cinq heures, on entra dans la Mer de Chine. Malgré le ciel d'une trop nette clarté, le temps demeurait étonnamment lourd. Au coucher du soleil, la houle ralentit la marche du

navire. Par surcroît de malheur, la chaufferie téléphona qu'on ferait mieux d'arrêter une turbine, si M. Shelley voulait éviter de la casse. Cet ennui rapprocha le capitaine et le second : l'équipage devait à tout prix ignorer la cause de l'accident. Depuis la mort du chargeur, régnait à bord un sourd malaise. On ne posa point de questions ; personne n'avait l'air de toucher à l'histoire. A sept heures, le vent fraîchit subitement. Plus de doute ; le typhon n'était pas loin à bâbord : on essaya d'obliquer encore plus au sud, dans l'espoir qu'on épargnerait la tempête à la baleinière déjà si mal en point.

Le capitaine se réjouit de ce contretemps. Il ordonna de parer le mieux possible à toute éventualité ; l'équipage démonta les hunes, le second prit le gouvernail ; puis il fallut veiller à ce que toutes les écoutes fussent étanches. L'état de la mer rendit ces manœuvres extrêmement pénibles, et, sans doute, pensait le capitaine, le danger qu'on allait courir ferait oublier « cette bête d'histoire » contre laquelle, maintenant, il tournait sa colère.

Il se trompait. Au moment du choc, Bertrand Russel, un vieux marin irlandais aussi fou que fidèle (tout en exécuter ponctuellement les ordres de ses chefs, il faisait chavirer les cœurs des mousses à force de sirènes et de fées), réparait un câble avec son épissoir dans la hune d'artimon. Il avait vu venir « la chose », et cramponné au cordage, il la suivit des yeux jusqu'au moment où elle disparut. Il redescendit en titubant et travailla le timonier tout l'après-midi. Au repas du soir, le maître d'équipage étant sorti pour conférer avec le capitaine sur l'état-civil du mort et l'heure de la sépulture (la chaleur et l'hygiène exigeaient qu'on se défit du cadavre au plus tôt), Russel raconta son aventure, entremêlée d'adjurations au timonier qui approuvait de la tête, éloquent et muet, et d'allusions péremptories à tous les serpents de mer que des marins « que j'ai connus, disait-il, ont vus de leurs propres yeux ; d'ailleurs, rappelez-vous cette histoire du Loch-Ness que le pilote nous a racontée à Yokohama. Vous verrez bien si nous n'en tâterons pas. On peut rire du serpent de mer, mais ceux qui l'ont vu en sont revenus les cheveux blancs. Moi, je vous dis qu'on n'arrivera pas tous à Hong-Kong. Ah ! la mer est grande et leur science s'y noie plus vite qu'un mousse. Cet imbécile de Baring ! Les vieux Loups de mer auront le dernier mot. On la connaît, crébillon ! »

Un violent coup de tangage jeta les marins les uns sur les autres. Personne n'ouvrit la bouche : dans la nuit et dans le cyclone qui venait « la chose » était là...

« Maintenant que tout est fini, écrivait plus tard le Révérend Smith à la *Société royale pour la mémoire des curiosités nautiques*, et que l'appareil scientifique que nous avions monté à grand'peine pour l'honneur de l'Amirauté Britannique s'est trouvé ruiné par cette fourberie naturelle aux Japonais que des scrupules religieux en notre cas avaient encore corroborée, il reste néanmoins que j'ai vu ce que je vais rapporter aussi fidèlement que possible, sans crainte d'illusions de ma subconscience, puisque je n'ai pas désiré voir l'invraisemblable. »

J'en demande pardon à mes lecteurs, mais il me fallait citer l'autorité incontestable du révérend pour oser achever mon histoire tout en leur épargnant ce style lourdement officiel.

La sirène appela les marins sur le gaillard d'avant. Le capitaine, rogue, aboya quelques commandements de sa voix paternelle. L'équipage consterné s'aligna le long du bordage, face à l'écoutille : les officiers étaient sur la passerelle. Baring fit allumer le projecteur de bâbord dont la clarté crue illuminait la ronde des vagues. Le navire avait stoppé ; mais il dansait à la lame, et parfois les hommes s'asseyaient brusquement, puis se relevaient en s'ébrouant. Impossible de garder les rangs. Le lieutenant courait de ci de là, hurlant au milieu des embruns des commandants que les hommes ne comprenaient pas à cause du vacarme de la mer.

Le révérend parut, la bible en mains, précédant les quatre matelots qui portaient le cadavre dans un sac sur une civière. Ils s'effondrèrent contre la coursive et lâchèrent le corps qui glissa. Des matelots coururent le rattraper avant qu'il ne tombât à la mer. Le capitaine se mit à jurer ; le révérend Smith, éperdu, feuilletait sa bible. Il leva trois fois les bras au ciel dans un rite étrange et marmonna quelque chose de lugubre en s'inclinant du côté du mort.

Le capitaine fit un signe ; les matelots, figés dans un ordre anglais, présentèrent les armes. Au froissement de l'acier, Baring dit à ses loups de mer d'un ton pathétique « Allez-y, mes enfants ! » Deux hommes s'emparèrent du cadavre, le hissèrent sur la planchette qui fit bascule. Le chargeur fit un plouf ! si drôle que le cuisinier du bord ne put s'empêcher de rire.

A cet instant, le navire tangua horriblement. La voix sinistre de Russel s'éleva : « Le serpent... le serpent, là, devant nous ! Il en a mangé un ; il mangera les autres. » Les matelots fous de peur, se dispersèrent au galop ; le timonier lâcha sa barre ; mais M. Shelley « ne fit qu'un bond », ainsi qu'il se plut à le raconter dans la suite et, d'un maître coup de pied, expédia par dessus bord le déserteur qu'une grosse vague providentielle relança sur le pont dans les jambes de Baring. « Enfermez-moi ce loufoque, cria de la barre le capitaine, en désignant Russel. Wilson et deux hommes pour la manœuvre. Les autres, fichez-moi le camp. »

Dans sa fuite, l'équipage rencontra le révérend essoufflé, qui grimpa l'escalier en criant au Japonais : « Mon Zeiss, voilà le monstre ! »

Le vent sifflait dans l'obscurité et de la cabine de T.S.F., un projecteur éclairait sur le pont ceux qui voulaient voir « la chose » de près : M. Baring, vêtu de sa capote luisante aux nombreux plis et M. Smith qui avait relevé sa pèlerine noire sur ses épaules. Le Japonais Outamaro se tenait à distance respectueuse et admirait l'étonnant courage de ses deux compagnons. Il retenait le précieux Zeiss-Ikon, à deux mains, et s'avança un peu. Ainsi, debout près du bastingage, ils scrutaient la mer en furie. Un trait lumineux bougeait sur l'eau, tandis qu'Outamaro songeait à Russel enfermé dans le rouf, qui devait invoquer les nymphes océaniques.

Le révérend Smith récitait du Virgile à mi-voix : tous regardaient la mer...

Tout à coup, « elle » apparut. « Ici, héla l'érudite pasteur. Regarde, grosse bête, il est là. Tu ne le vois pas ; ouvre donc les yeux ! M. Baring, le projecteur, s'il vous plaît ! » Le canon lumineux pivota dans un grincement d'engrenage.

A la lueur brutale, ils virent un immense dos ondoyer sur la mer. « Feu », cria Smith. Le projecteur s'éteignit. L'éclair du magnésium aveugla nos explorateurs. Outamaro replia l'appareil avec un sourire froid et descendit. Les deux autres, en snow-boots, restèrent devant la bête ardente et lumineuse.

Le Suffolk jeta l'ancre devant Hong-Kong. Le lendemain, après avoir conféré avec le capitaine, Baring et le révérend partirent. Quelques marins qui avaient eu vent de l'histoire regardèrent la barque s'éloigner. Elle tourna le môle, se faufila légèrement entre les cargos parqués près du quai et aborda. Baring sauta sur le débarcadère, mais déjà l'inévitable révérend était à ses côtés, léger et resplendissant. Un marin leur passa la serviette noire qui contenait les plaques et le rapport. Baring tâta sa poche : l'acte y était. Ils se dirigèrent sans un mot à l'Amirauté. Pourtant Baring ne savait pas encore au juste par où commencer. Un coup de théâtre serait peut-être nécessaire : « Monsieur, il vient d'arriver à bord un accident terrible ! » Ne valait-il pas mieux simplement présenter les clichés ? On les introduisit. Pendant les quelques instants qu'ils furent seuls, le révérend se moucha nerveusement trois fois ; Baring impassible regardait d'en haut l'animation des rues.

M. Coleridge, chef de l'officialité de Hong-Kong parut. Le lieutenant porta la main à sa casquette. Le clergyman s'inclina et prit aussitôt la parole. Il pensait en effet que toute la gloire devait retomber sur lui. N'avait-il pas prêté son appareil et dirigé toutes les opérations alors que Baring et le Japonais n'étaient que des témoins sans importance ? Une fois en train, il ne s'arrêta plus. Le lieutenant essayait à tout moment de placer son acte de décès si bien en forme. Mais le révérend tint bon. Il raconta le premier la mort du chargeur et son ensevelissement, puis la fameuse « exploration », comment il avait, pour le seul bien de la science risqué sa vie en pleine tempête, — avec force détails et arrangements qui le présentait le héros du jour. A la fin seulement il daigna se rappeler le pauvre lieutenant qui, piteusement, tendit alors son acte de décès. L'amiral le prit, vérifia par habitude la forme du document et le posa sur son bureau. Son air narquois du début disparut dès

que l'on eut parlé des clichés. Décidément, c'était sérieux. Il y avait peut-être un profit quelconque à en tirer. Pour le moment cet intarissable orateur qui se frottait les mains, l'agaçait souverainement. Il l'écouta jusqu'au bout, sans résister cependant à quelques objections vaguement ironiques :

« Vous n'avez pas heurté un sous-marin ? Ne faudrait-il pas envoyer un vaisseau sur les lieux ? »

Le révérend ne s'aperçut de rien. Il était si heureux de tout ce qu'il avançait. Toujours triomphant, il tendit les plaques et le rapport à l'amiral qui promit de s'en occuper au plus vite et leur donna rendez-vous pour le surlendemain.

L'après-midi, sur le pont de la baleinière à l'ancre, le pasteur et l'officier, confortablement installés dans leurs rocking-chairs devisaient d'un air supérieur avec M. Shelley. Le révérend Smith, tirait à courts intervalles de longues bouffées de son havane et, renversant la tête, envoyait vers le ciel de splendides volutes, la bouche ouverte, puis baissait les yeux en clignant du côté du capitaine encore inquiet.

Survint un matelot.

— Mon capitaine, un canot vient d'aborder. L'officialité mande à Hong-Kong M. Baring et M. l'aumônier.

— Messieurs, vous avez entendu ; au revoir et bonne chance.

Les futurs correspondants de la *Société royale pour la mémoire des curiosités nautiques* disparurent. Le capitaine contint le désir de s'éloigner avec eux, mais il finit par hausser les épaules et rentra chez lui en sifflotant *Les Gas de la Marine*.

Au palais de l'Amirauté, ils attendirent longtemps dans le couloir tapissé de cartes géographiques, si bien que leur petit air victorieux tomba soudain au bout de vingt minutes. A la quarantième, une légère angoisse leur vint. A la soixante-douzième, (M. Baring les comptait comme s'il eût été de quart) un jeune sous-secrétaire, affairé, sec et prétentieux, les fit entrer. Il n'y avait personne dans le bureau.

— Messieurs, leur dit-il, en tendant le paquet des clichés,

l'Amirauté vous remercie. M. Baring, on en tiendra compte pour votre avancement .

Il sonna. Un groom s'avança.

— Mais, Monsieur... fit Smith interloqué.

— Reconduisez ces messieurs, et le sous-secrétaire tourna le dos.

Tremblant, le révérend Smith défit le paquet et regarda les épreuves encore humides. Il enfonça son chapeau sur ses yeux et se mit à courir, suivi du second, blême. Ils dégringolèrent dans le canot. Arrivés au Suffolk, ils se précipitèrent dans la cabine de T. S. F. où le patient Japonais reconstruisait ses accumulateurs. Smith, haletant, lui planta les plaques sous les yeux.

— Imbécile... crétin, (il bégayait d'émotion) regarde-moi ça !

La plaque était blanche.

Le Japonais leva le pouce et passa la main au dessus de son épaule : il montrait l'appareil.

— Quoi ? Allons, parle ! explique-toi.

Il lâcha les épreuves, saisit au cou le Japonais et le secoua violemment. L'autre se laissait faire.

— L'obturateur, fit-il, quand il put respirer.

Du coup, Smith le lâcha.

— Comment ? tu t'en doutais ? Tu ne l'as pas enlevé ?... exprès ? Pourquoi ? C'est l'âme de ta sismique épouse qui t'aura soufflé ça ? Réponds, idiot !

Alors Outamaro, humble, mais sans trouble :

— Et le Kami ? le mystère des grandes eaux ? Le secret de la nature, ajouta-t-il doucement.

Le révérend Smith s'était effondré, apoplectique, entre les bras de M. Baring.

Arsène JUPIN, Humanités.